

Technical and Bibliographic Notes / Notas techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES DEUX FRÈRES

XXIX

VICTOR DE SAINT-JULIEN—(Suite)

Duriveau salua, mais il regarda le marchand de tabac d'un air qui voulait dire :

— Le commerce n'enrichit pas avec de semblables pratiques;

il me paye dix sous d'eau-de-vie, et il en a eu pour trente.

Le marchand de tabac se risqua d'adresser la parole à M. Victor.

— Vous êtes bien retardé à Châteauneuf, monsieur ?

— C'est vrai. Je suis venu voir le marchand de grains pour du blé de semailles, répondit M. de Saint-Julien. Mais ça me convenait de voyager la nuit.

Et à son tour, il digna de l'œil d'un air mystérieux.

— Il y deux bonnes heures d'ici à Saint-Julien, dit Duriveau.

— Et des lieues de pays encore !...

— M. de Saint-Julien, dit un autre, n'est pas sans connaître le chemin de la forêt.

— Oui certes, je le connais.

— On passe par Beaurevoir... sous les murs du parc.

— C'est toujours par là que je prends.

Et cette fois, M.

Victor qui s'était adossé à la cheminée pour chauffer ses larges mollets, se décida tout à fait à la retraite.

— Allons ! en route ! dit-il. Bonsoir, tout le monde.

Et comme il restait une goutte d'eau-de-vie dans le carafon, il la but à même.

Duriveau fit la grimace, mais il ne dit rien.

— Hé ! monsieur, dit le marchand de tabac d'un ton goguenard, pendant que vous vous réchauffez l'estomac, votre cheval gèle à la porte.



MARCELINE

— C'est un rossard dit le gentilhomme qui en a vu bien d'autres. J'ai chassé des quinze heures avec lui sans qu'il croque un grain d'avoine. Et sur ces mots, il sortit. Les habitués du café le virent à travers les vitres sauter en selle et partir au galop. — Il est pressé, dit l'un d'eux.

— Pas tant qu'on le croit, dit le malin. Quelle heure est-il ?

— Neuf heures.

— Quand il sera hors de Châteauneuf, il s'en ira jusque chez Ulysse le chambrier. On se couche tard au château de Beaurevoir. — Eh bien ?

— Suffit, je m'entends. — Messieurs, dit le brigadier Nicolas Sautereau, je vous souhaite le bonsoir. Je vais me coucher.

Et il sortit à son tour.

XXX]

UN FAUX MEUNIER.

Le brigadier retourna à la caserne,

dont la principale façade donne sur la Grande-Rue, tandis que le derrière, qui est pourvu d'un assez vaste potager, touche aux champs du côté du nord.

Un de ses gendarmes l'attendait.

— Mon cheval est-il sellé ? demanda Nicolas.

— Oui, brigadier, comme vous l'avez dit ; vous le trouverez attaché à un arbre au bout du jardin.

En quelques secondes, Nicolas se fut dépouillé de son uniforme, qu'il remplaça par une bonne blouse de fermier, et, au lieu de son tricorne, il mit sur sa tête un de ces larges chapeaux de meunier de feutre grisâtre, qui sont le signe distinctif de la profession.

Puis il passa à son poignet un gros bâton de houx retenu par un solide cordon de cuir, et il se dirigea vers l'extrémité du potager où le cheval attendait.

Le cheval avait, lui aussi, subi une métamorphose. On lui avait retroussé et dressé la queue, comme à une monture de paysan. La bride et la selle d'ordonnance avaient fait place à un bridon pomponné de rouge avec de grosses œillères, et à une bonne bride plate à étriers en coquille. Sur le devant de la bride était attaché un porte-manteau. Mais dans le porte-manteau, le gendarme, sur les ordres de son brigadier, avait glissé deux pistolets.

Ainsi vêtu, ainsi monté, le brigadier Nicolas Sautereau ressemblait à un meunier des environs se rendant à quelque foire éloignée. Il sortit par la porte du potager et alla, par les champs, gagner la route de la forêt.

Il y avait trop peu de temps, du reste, que Nicolas était à Châteauneuf, pour que les gens des environs, ceux qui ne viennent que rarement en ville, pussent le reconnaître, surtout la nuit. Mais le gendarme est doué d'une merveilleuse faculté : il sait, en quelques heures, la topographie d'un pays ; un mot lui ouvre tout un horizon, et sa perspicacité devient merveilleuse.

En sortant de Beaufort, Nicolas avait étudié la forêt ; il avait aperçu de l'autre côté du parc, sous bois, une maisonnette qui, à n'en pas douter, était la demeure d'un chambrion.

Cette remarque et les quelques mots entendus au café l'avaient fixé. La maisonnette entrevue était celle d'Ulysse le chambrion.

Or, il avait deviné aux quelques mots échappés à M. Victor de Saint-Julien et à son attitude narquoise, qu'il s'arrêterait à cette maison.

En outre, et comme l'avait dit le malin convive du gentilhomme, comme il n'était que neuf heures, il était peu probable que M. Victor s'en allât grand train. Il était même à peu près certain qu'il s'en irait tranquillement au pas jusqu'à la lisière de la forêt.

Les gendarmes sont montés d'ordinaire sur des chevaux normands dont le trot s'entend de loin.

Nicolas mit donc son cheval au trot et, moins de vingt minutes, après il aperçut quelque chose de noir qui marchait devant lui. C'était M. Victor qui sommeillait à demi sur sa selle.

Quand le faux meunier fut près de lui, le cheval du gentilhomme surpris prit le trot, puis, retenu par son cavalier, se cabra et honnit.

C'était un cheval entier.

— Hé ! vieux rossard ! grommela M. Victor, vas-tu pas te tenir tranquille ?

— Hé ! monsieur le bourgeois, cria Nicolas en arrivant sur lui et grossissant un peu sa voix, à laquelle il donna l'accent bien sonore.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, l'ami ? fit M. Victor qui se tourna sur sa selle.

— C'est-y pas la route de Combroux, ça ?

— Pas tout à fait, répondit M. Victor.

— Me serais-je donc trompé ? murmura le faux meunier.

— Pas de beaucoup, répondit M. de Saint-Julien, mais enfin vous vous êtes trompé.

— Ah ! quel malheur ! geignit le faux meunier.

— Est-ce que vous allez à la foire de Combroux ?

— Oui, monsieur. Et par où donc qu'il faut passer ?

— Si vous n'êtes pas trop pressé, je vous mettrai dans votre chemin, mon brave homme.

— Vous serez bien honnête, monsieur.

— Car, reprit M. Victor, mon cheval est un peu las ; tandis qu'il me semble que le vôtre...

— C'est un rude percheron, pour ça, bien sûr ! dit Nicolas, le chemin ne lui fait pas peur.

— Eh bien ! mettez-le au pas, et d'ici une demi-heure je vous ferai voir la route de Combroux, que vous tomberez tout droit dedans sans pouvoir vous tromper. D'ailleurs il n'y a qu'un pont sur le canal.

Nicolas rangea son cheval auprès de celui de M. Victor. Puis il releva le collet de sa limousine en disant :

— Brr ! il fait froid ce soir.

— Oui, le temps est dur ; est-ce que vous venez de loin ?

— Du fond de la Sologne, où j'ai fait une affaire avec le fermier du marquis de R... je lui ai vendu du blé de semailles.

— Ah ! ça, qu'est-ce qu'il vaut le blé de semailles, cette année ?

— Environ dans les vingt-sept ou vingt-huit francs.

— Il n'est pas cher.

Tout en causant, Nicolas et M. Victor étaient entrés dans la forêt, et ils passaient au pas sous les murs du château de Beaufort.

Le faux meunier remarqua que M. de Saint-Julien jetait un regard furtif sur les fenêtres du château, dont quelques-unes étaient éclairées encore.

Dix minutes après, ils arrivèrent à un de ces poteaux peints en gris qui servent d'indicateurs dans la forêt, et qui se dressent ordinairement à la rencontre de plusieurs routes.

— Tenez, dit M. Victor, voilà votre chemin, c'est la route de Ruet ; elle mène tout droit à l'étang et de l'étang à Combroux.

— Merci bien, mon bourgeois, dit le meunier.

— A votre service, dit Victor, qui prit, lui aussi, la route de Ruet.

— Mais, dit le faux meunier, c'est votre chemin aussi ?

— Oh ! pas pour longtemps.

En effet, à cent mètres du poteau, M. de Saint-Julien fit sauter le fossé à son cheval, et entra sous bois, dans un faux chemin.

L'œil perçant de Nicolas avait vu blanchir à travers les arbres la maison du chambrion. Cette maison, comme il l'avait deviné, était le but du voyage nocturne de M. de Saint-Julien.

Le faux meunier continua son chemin au pas ; mais quand il fut à cent mètres plus loin, et bien sûr que M. Victor était entré chez le chambrion, il fit également franchir le fossé à son cheval et se jeta sous bois.

Une fois là, il chercha un fourré, y attacha son cheval, qui se mit tranquillement à lécher l'écorce d'un chêne et à tordre un peu d'herbe folle autour de lui.

Puis à pas de loup, il se dirigea vers la maison d'Ulysse. C'était le nom qu'on donnait au solitaire de la forêt d'Orléans.

Cette maisonnette, bâtie en torchis et qui ressemblait assez à une habitation de garde, se dressait au milieu d'une petite clairière, à deux pas d'une mare qui se trouvait à sec en été. Il y

avait un bout de jardin que le chambrion cultivait dans ses moments de loisirs, car il était bûcheron et charbonnier de son état.

Nicolas, qui s'était avancé avec la plus grande circonspection à travers les arbres, aperçut le cheval attaché à la porte.

Un filet de lumière passait à travers le carreau de papier huilé qui remplacait les vitres.

Un bruit de voix s'échappait de la maison.

Nicolas avait l'oreille fine. Il écouta et entendit ces mots :

— Elle va venir ;

Il tressaillit et s'approcha plus près encore de la maison.

Il y avait auprès de la fenêtre qui était, du reste, percée sur la façade opposée à celle de la porte, un tas de bourrées sur lesquelles Nicolas monta.

Le châssis de la fenêtre était disjoint. On pouvait voir au travers.

Nicolas regarda. M. Victor de Saint-Julien était assis devant un maigre feu de tourbes, vis-à-vis de son hôte.

Celui-ci était un homme entre deux âges, petit et bossu, au visage cauteleux, à l'œil clignotant.

— Es-tu sûr que Marton viendra ? demandait M. de Saint-Julien.

— Aussi sûr que vous voilà là.

— Mais quand ?

— Ah ! dame ! quand on sera couché au château ; ça ne peut tarder.

— Je voudrais bien savoir l'effet de ma lettre.

— Si la demoiselle l'a lue, elle lui aura fait de l'effet, ricana le chambrion. C'est jeune et c'est fou en diable, la petite.

— Comment veux-tu qu'elle ne l'ait pas lue ?

— Ah ! dame ! répondit Ulysse, madame la baronne entre souvent la première dans le pavillon.

— Diable !

— Et la maman ne plaisante pas !...

M. de Saint-Julien parut rassembler ses souvenirs.

— Après ça, dit-il, le billet pouvait s'adresser à la mère aussi bien qu'à la fille.

— Bon ! mais le but n'est pas le même.

— Hé ! hé ! fit M. de Saint-Julien, elle est belle, la baronne : c'est un fruit mûr, mais il est bon. Si j'épousais la mère ?

— Monsieur Victor, dit le chambrion, ne vous lancez pas dans cette besogne, vous ne réussirez pas.

— Tu crois ?

— Ah ! dame ! j'en suis sûr...

— Chut ! fit le gentillâtre, il me semble que j'entends marcher sous-bois.

— C'est peut-être la cousine Marton.

Et Ulysse le chambrion alla entrebailler la porte.

XXXI

LES DEUX BOSSUS

Ulysse le chambrion, ayant ouvert la porte, se fit une longue rue de sa main fermée et arrondie.

La nuit était claire, les arbres dépouillés tamisait sur la brume du bois un rayon de lune. Un être vivant apparut à l'extrémité de cette petite clairière dont la maisonnette était le centre. C'était Marton la bossue.

Ulysse s'en alla à sa rencontre, laissant M. Victor de Saint-Julien assis au coin du feu.

La bossue et le chambrion étaient bien faits pour s'entendre

à première vue. même taille, même gibbosité, même regard défiant et cauteleux.

La Marton était pourtant un vieux serviteur du château de Beaurevoir. Elle était la sœur nourricière de feu M. de Verne, et, grâce à cette circonstance, elle était née au château.

Aussi, en-dessous, pateline, elle avait su gagner la confiance de la baronne, et elle était devenue la femme de chambre de mademoiselle Annette.

Elle avait un grand empire sur la jeune fille, de même que son cousin Ulysse en avait un très-grand sur elle.

Jusqu'alors les mauvaises qualités de Marton n'avaient nui qu'à elle-même. Petite, grêlée, bossue, laide à faire peur, en un mot elle avait depuis longtemps coiffé sainte Catherine, lorsque le chambrion Ulysse s'avisa de lui faire des promesses de mariage et de lui rappeler leur parenté. La Marton avait trente-six ans, et elle mourait d'envie de se marier ; c'était par ce côté faible que l'ennemi s'était introduit dans la place, c'est-à-dire que l'homme qui servait M. de Saint-Julien avait triomphé des scrupules de Marton.

Or, ainsi qu'on va le voir, Marton avait encore ses scrupules.

— Ah ! cousin, dit-elle tout bas quand Ulysse l'aborda, c'est bien mal ce que nous faisons là.

— Quoi donc ? cousine...

— Faire la main à ce vaurien de M. Victor, pour qu'il épouse mademoiselle.

— Avec ça que ce n'est pas un joli garçon, M. Victor !

— Oui, mais il déplaît bien à madame.

— Pourvu qu'il plaise à mademoiselle Annette, c'est l'essentiel.

— Oh ! ça, oui, elle en a déjà la tête montée,

— Alors tout va bien.

— C'est égal, soupira Marton, c'est mal, et je ne devrais pas me mêler de ça.

— Songez, cousine, que nous aurons quatre beaux mille francs pour le prix de nos peines, si le mariage se fait.

— Oui, j'y pense bien.

— Et, avec ça, on entre joliment bien en ménage, n'est-ce pas, cousine ?

— Oui, dit la Marton toute palpitante d'émotion, mais il faut prendre ses précautions.

— Avec qui ?

— Avec M. Victor, donc ! ça ne vaut pas cher, entre nous, ce particulier-là.

— Chut ! dit Ulysse.

— Faut vous faire faire un papier, cousin.

Ulysse cligna de l'œil.

— C'est fait, dit-il, n'ayez pas peur, cousine. Je sais graisser mes bottes avant de partir en voyage.

La Marton et lui entrèrent alors dans la maisonnette où M. Victor continuait à se chauffer. Seulement comme le gentilhomme était prodigue du bien des autres, tandis que son hôte allait au-devant de la bossue, il avait jeté une bourrée de plus dans le feu, ce qui produisait une belle flamme qui permettait au faux mœnier, c'est-à-dire à Nicolas, de voir à travers la fenêtre, dans l'unique pièce de la maisonnette, comme si on eût été en plein jour.

La croisée, nous l'avons dit, était opposée à la porte, de telle façon que lorsque le bûcheron était sorti, Nicolas n'avait pas eu besoin de se déranter du tas de fagots sur lequel il avait établi son observatoire.

— Eh bien ! petite ? fit M. Victor en regardant la bossue.

— Monsieur, répondit Marton, mademoiselle Annette parle de vous tout le long du jour.

— Ah ! ah ! vraiment ? fit le rustre, tout radieux et caressant sa barbe rouge d'un air conquérant.

— Vous pensez bien, reprit Marton, que je lui ai bien recommandé de ne pas prononcer votre nom devant madame la baronne.

— Et quel motif lui as-tu donné ?

— Que monsieur votre père avait eu des raisons autrefois, par rapport à la chasse, avec feu M. le baron, et que madame la baronne, qui ne savait pas bien l'histoire au juste, avait besoin d'être préparée à ces idées de mariage.

— Ah ! ah ! mais c'est très-ingénieux cela, et tu es une fille d'esprit.

— Merci bien ! dit Marton flattée.

— Et ma lettre ? dit M. Victor.

— Quelle lettre ? demanda Marton.

— Eh bien ! la lettre que je lui ai écrite la nuit dernière, donc !

— Vous avez écrit à mademoiselle Annette ? dit Marton étonnée.

— Mais, oui.

— A qui avez-vous donc remis la lettre ?

— Ah ! dit M. Victor, je ne l'ai remise à personne, j'ai fait mieux.

— Qu'avez-vous fait ? dit Marton inquiète.

— Ne m'as-tu pas dit que mademoiselle Annette va tous les jours travailler dans le pavillon du parc ?

— Oui.

— Eh bien, la nuit dernière, j'ai sauté par-dessus le mur du parc.

— Ah ! mon Dieu !

— Je suis entré dans le pavillon et j'ai mis un joli poulet bien tourné sur la table.

— Nous sommes perdus ! dit Marton avec une expression de terreur.

— Pourquoi donc ça ? dit M. Victor...

— Mais, dit la bossue, parce que je suis sûre que mademoiselle Annette n'a pas eu votre lettre.

— Elle n'est donc pas entrée dans le pavillon ce matin ? dit M. Victor.

— Non, c'est madame, et madame l'aura trouvée.

— Heureusement, dit M. Victor, que je ne l'ai pas signée et que je n'ai pas davantage écrit le nom de mademoiselle Annette.

— Ah ! murmura la bossue.

— Ce qui fait que la baronne aura pu prendre le poulet pour elle.

— C'est égal, monsieur Victor, dit Ulysse, s'il en est ainsi, je crois que nous ferons bien de nous dépêcher.

— C'est aussi mon avis.

— Car si madame la baronne a l'éveil...

— Elle me chassera ! gémit la bossue.

— Et M. Victor n'épousera pas mademoiselle Annette.

— Tonnerre ! jura M. Victor, je l'ai pourtant mis dans ma tête.

— Ecoutez, dit la bossue, qui retrouva bientôt toute son énergie et sut se mettre à la hauteur des événements, il me vient une bonne idée, monsieur Victor.

— Voyons ?

— Est-ce que vous ne pourriez pas refaire votre lettre ?

— Oui, s'il y a ici de quoi écrire.

— Certainement, dit Ulysse. Un chambrion, ça a de tout chez lui.

Et il posa une table boiteuse devant M. Victor, et sur cette table du papier, de l'encre et une plume.

— Faites-moi une belle déclaration, continua la bossue.

— J'en ai une toute faite dans ma tête, répondit le gentilhomme.

— Et demandez-lui un rendez-vous pour demain soir.

— Où donc ça ?

— Au bout du parc, de l'autre côté du Saut-du-Loup.

— Mais viendra-t-elle ?

— Je vous en réponds, dit la bossue.

— Seule ?

— Mais non... avec moi... ce qui est absolument la même chose.

— Quel esprit elle a, ma cousine ? exclama Ulysse avec admiration.

— Hé ! dit M. de Saint-Julien, mais si la baronne a vu le poulet, elle sera peut-être sur ses gardes.

— J'ai idée qu'elle aura cru que c'était pour elle.

— C'est bien possible.

— Par conséquent elle ne songera pas à mademoiselle Annette, acheva la bossue.

M. de Saint-Julien avait un style qui justifierait le mot de M. de Buffon : « le style c'est l'homme. » Sa lettre, qu'il lut tout haut à ses deux acolytes, était aussi grotesque, aussi ampoulée, aussi prétentieuse que sa sotte personne.

Les deux paysans applaudirent à cette forme ampoulée.

— Avec trois billets comme ça, dit la bossue, mademoiselle Annette se laissera enlever, ça ira tout seul.

Et elle serra la lettre dans la poche de son tablier, en disant :

— Maintenant, il faut que je rentre. A demain soir monsieur Victor.

— Tu y seras pour sûr ?

— Oh ! pour sûr ! dit la bossue.

Et elle ouvrit la porte pour s'en aller.

.....

Marton s'en alla ; mais le cousin Ulysse la reconduisit un brin, laissant M. Victor de Saint-Julien savourant son bonheur par avance, les jambes croisées devant le feu.

Un nuage venait de passer devant la lune, et la clairière se retrouvait dans l'obscurité.

— C'est drôle, dit Marton, mais il me semble qu'on marche derrière nous.

Ulysse se retourna et prêta l'oreille :

— Je n'entends rien, dit-il. C'est le vent.

— C'est le vent.

— C'est possible dit Marton, qui se remit à marcher.

— J'ai pourtant l'oreille fine, dit le chambrion. Personne mieux que moi n'entend les sangliers la nuit dans les avoines.

— Cousin, dit Marton, est-ce que vous posez toujours des collets ?

— Toujours, Dame ! il faut bien vivre, en attendant les quatre mille francs de M. Victor.

— Et les gardes ne vous prennent pas ?

— Je ne crains que les gendarmes ; heureusement qu'il y a un nouveau brigadier qui ne connaît pas la forêt ; l'autre, celui qui est parti, a manqué me pincer dix fois.

— Et qu'est-ce que vous prenez dans vos collets ?

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 11 MARS 1880.—(No. 11.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

TROISIÈME PARTIE.

VIII

COMBAT DE NUIT—(Suite)

Jusqu'à la nuit précédente, il n'y avait eu dans le cœur de Tranquille que des pensées d'humilité; de miséricorde et de mansuétude; mais, la nuit précédente, un homme, en sa présence, avait traîné dans la fange le souvenir de son maître décédé; ce même homme avait jeté la honte à la face de la veuve de son maître, et il se trouvait maintenant que cet homme insultait le fils comme il avait outragé le père et la mère; Tranquille avait une épée dans sa main: son être entier se révolta, et son meilleur ami ne l'eût point reconnu quand il étendit le bras vers Tarchino, en disant:

— C'est toi qui es un poltron, misérable valet, insulteur des morts, des enfants et des femmes! c'est toi qui es un lâche, comme tu es un menteur!

Il s'appuyait d'une main à la garde de son épée, tandis que son autre main étendue semblait marquer le front de l'Italien d'un signe d'ignominie; sa taille se redressait fière et presque majestueuse; ses narines gonflées aspiraient l'air avec force et ses yeux lançaient des éclairs.

— Jour de Dieu! se disait Jérôme, quel soldat il eût fait, mon cousin Tranquille, s'il avait seulement commencé de meilleure heure!

Tarchino avait déjà le pied à l'étrier. Au fond, il n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de l'apostrophe de Tranquille; mais outre que l'absence de celui qu'il cherchait le mettait en méchante humeur, il gardait je ne sais quel vague espoir d'achever cette nuit l'aventure.

Le visage de ce jeune lion, qui s'était rué contre lui la veille, au milieu d'un cercle de soldats, restait au-devant de ses yeux; ce n'était pas lui, le jeune lion, qui avait pu inventer cette subtilité de procédé; ce n'était pas lui, qui avait envoyé au lieu du rendez-vous, le pauvre pédagogue, sous prétexte que le sang d'Armagnac valait mieux que le sang d'un simple gentilhomme.

Ces idées-là ne viennent pas aux jeunes gens de vingt ans.

Tarquin ne pouvait pas savoir au juste ce qui s'était passé, mais il se doutait de quelque chose et, en somme, il était bien près de deviner. Seulement il mettait Jérôme de moitié dans le dévouement de Tranquille, et c'était en cela qu'il faisait erreur.

Il se disait: on aura fait boire quelque narcotique à l'enfant, ou bien on le retient en chartre privée, peut-être madame Blanche, qui courait si bien ce soir sous les murailles de l'hôtel, verse-t-elle en ce moment des larmes aux genoux du petit héros de ce conte des fées et l'adjure-t-elle de ne point revêtir son armure. S'il dort, il s'éveillera, si c'est madame Blanche qui lui barre le passage, il faudra bien qu'elle lui laisse le champ libre, tôt ou tard, car elle ne passera pas la nuit entière hors de l'hôtel, que diable!

De ce double raisonnement, Vincent Tarquin concluait qu'en gagnant du temps, il y avait chance d'arriver à un dénouement meilleur. Un instant, il hésita, le pied à l'étrier, la main au pommeau de la selle.

— Après tout, pensa-t-il, ce ne sera pas tout à fait une vaine besogne, car si ce burlesque personnage reste ici, mort, sur le galet

il ne nous jouera plus jamais de tours pareils à celui de cette nuit. Ce fut la fin de ses irrésolutions.

— Mon vénérable, dit-il en dégainant, je veux mourir comme un païen si j'aurais eu l'idée d'entrer en champ clos contre vous, mais vous venez de me malmené cruellement... et, il y a du vrai dans ce que vous dites, touchant nos positions respectives: Je suis le champion de Graville, vous êtes le champion d'Armagnac... haut les torches. Paoul et Pierre! voici la danse qui va commencer!

Tranquille fit le signe de la croix ostensiblement, et l'on put voir qu'il recommandait son âme à Dieu; il leva l'épée, prit sa dague de la main gauche et tomba en garde aussi maladroitement que si Jérôme Ripaille ne lui eût point donné leçon.

— Les trois quarts du poids du corps sur la jambe gauche, murmura le soldat qui s'était approché, le poignet en dedans pour couvrir la gorge, la pointe aux yeux, la dague sur la hanche!

— Laissez, mon frère Jérôme, dit Tranquille avec simplicité, je vais faire de mon mieux et ce ne sera pas long, je l'espère.

Les armes étaient engagées; Vincent avait pris cette garde italienne, qui semble calculée en vue de la retraite seulement et qui, dès le début du combat, promet des coups de Parthe. Il tâta l'estoc de Tranquille, le trouva ferme sinon agile et rompit en se jouant comme s'il eût voulu prolonger un assaut de salle.

Malgré la différence des armes et malgré l'usage du poignard dans la main gauche, qui dura jusqu'au temps de Louis XIII, l'art italien de l'escrime n'était plus tout à fait dans l'enfance. Le spadassin de Naples pouvait s'amuser à son gré, car au bout de deux ou trois passes le pauvre pédagogue n'y voyait plus, malgré la lueur des torches; cependant il ne manquait point à la promesse qu'il venait de faire de besogner de son mieux. Ce n'était pas lui qui eût rompu d'une semelle; il allait toujours en avant, frappant d'énormes coups au hasard et maître Vincent avait parfois quelque peine à éviter la violence de son choc.

Tranquille ne savait plus guère s'il frappait en tierce ou en quarte, mais il frappait en conscience et chacune de ces bottes, perdues dans le vide, eût traversé un homme de part en part,

Et à mesure que le combat durait, il s'animait au travail; la sueur sillonnait ses joues, des cris sourds et inarticulés tombaient de ses lèvres; comme il frappait toujours et que son adversaire restait toujours devant lui, sans blessure, il commença à s'émerveiller. Il fallait que cet homme fût invulnérable par quelque enchantement.

Vincent était là, souriant toujours, sa respiration ne s'était pas même accélérée: de temps en temps, il écartait le fer de Tranquille et faisait un saut, à droite ou à gauche, pour prêter l'oreille. Longtemps il ne put rien ouïr; les bords de la Seine étaient silencieux et déserts; au loin, du côté de la ville, les lumières s'éteignaient l'une après l'autre, car l'heure du couvre-feu allait sonner.

Mais, à un certain moment, Tarchino vit Jérôme qui regardait du côté du Louvre; un bruit de pas précipités se faisait entendre dans la direction du château. Le visage de Vincent s'éclaira: avait-il deviné juste? était-ce le jeune lion qui avait brisé les barreaux de sa cage?

La préoccupation qui saisit l'Italien fut si puissante, qu'il oublia presque son adversaire? et de fait, maître Vincent pouvait bien se défendre contre Tranquille, les yeux fermés. Au moment où maître Vincent poussait un grand cri de joie, en voyant

apparaître à la lueur des torches le fameux costume rose et azur du pape de la reine de Saba, l'épée de Tranquillo, balancée à deux mains, était suspendue au-dessus de sa tête.

C'en était fait de l'Italien. Le coup, était de force à fendre une tête de taureau, mais l'épée resta suspendue en l'air et Tranquillo chancela sur ses jambes, parce que la voix de Jean d'Armagnac le frappa comme la foudre.

Jean d'Armagnac arrivait derrière lui : Jean d'Armagnac disait :

— C'est à moi, cette épée ! Tranquillo, tu es un mauvais serviteur !

Tranquillo l'écha l'arme et appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Jérôme Ripaille frissonnait jusque dans la moëlle de ses os. La vue de cet enfant héroïque, qui était le fils de son maître et qui venait réclamer le droit de mourir, réveillait en lui avec une soudaine violence des sentiments qu'il croyait depuis bien longtemps éteints.

Jean d'Armagnac ramassa l'arme qui venait de tomber des mains de Tranquillo ; il écorta le pédagogue d'un geste et se mit à sa place :

— Il ne fallait pas m'apprendre le nom de mon père, dit-il avec un accent de sévère reproche, si tu voulais me déshonorer !

Tranquillo demeurait interdit. Toute affirmation résolue qui se produisait devant lui dominait, à coup sûr, sa timidité humble et modeste ; il croisa ses bras sur sa poitrine, baissa les yeux sous le regard de son jeune maître et murmura comme toujours avec conviction :

— C'est vrai cela, c'est vrai !

Jean le Blond était déjà en garde au-devant de Tarquin.

C'était chose bizarre et pénible que de voir ce bel enfant, en costume de fête, avec ses cheveux bouclés qui se jouaient autour d'un front de jeune fille, vis-à-vis de ce soldat au teint de bronze, aux bras robustes comme l'acier, à l'œil cauteleux et cruel.

Jérôme Ripaille fit un mouvement pour s'élaner entre eux deux, mais les esters grinçaient déjà l'un contre l'autre et des gouttes de sang rougissaient le hausse-col de Tarquin.

— Hardi ! Jean, mon petit diable ! murmura Jérôme enthousiasmé de ce beau coup. Je l'ai dit souvent : tu tireras mieux que moi ! Jour de Dieu ! ah ! jour de Dieu ! il a paré de pied ferme un coup qui m'aurait embroché comme un faisan !... Regarde donc, cousin Andéol, mais regarde donc ! Je n'ai jamais rien vu de si beau en ma vie !

Tranquillo avait les mains jointes, la bouche béante, les yeux hagards ; son souffle s'arrêtait dans sa poitrine.

Ce qui nous reste à raconter se passa en quelques secondes : Les épées se choquaient, se cherchaient, s'évitaient avec une prestesse miraculeuse ; bien que les porteurs de torches donnassent, de partis pris, l'avantage à Tarquin, bien que celui-ci fût couvert de mailles et de cuir, tandis que Jean le Blond n'avait sur le corps que la soie légère, de son costume, l'avantage restait à Jean le Blond et le sang de l'Italien coulait par deux blessures.

En ce moment, une voix de femme s'éleva au milieu de la rivière et une autre voix lui répondit au bout de l'avenue qui montait au Louvre.

— Arrêtez ! arrêtez ! disaient-elles toutes les deux.

Jean le Blond n'entendit que la voix de femme ; son cœur bondit et s'élança vers madame Blanche qu'il avait reconnue : il fit un mouvement et l'épée de Tarchino se plongea dans sa chair.

Blanche d'Armagnac d'un côté, Jean le Brun de l'autre, se

précipitèrent sur le lieu du combat, tandis que l'héritier d'Armagnac tombait sans mouvement dans les bras de Tranquillo.

L'épée de Jean le Brun trancha le bras de Tarchino qui levait son poignard au-dessus du cœur de Jean le Blond.

Puis ce fut une mêlée confuse ; Tranquillo avait ramassé à son tour, l'arme que son pauvre petit seigneur Jean venait de lui prendre : comme les deux compagnons de Tarquin s'étaient hâtés d'éteindre leurs torches, il chargeait comme un furieux dans la nuit en poussant des cris insensés. Jérôme, entraîné par Jean le Brun, s'était mis franchement de la partie.

Parmi les cliquetis du fer, on entendait la voix lamentable de Tranquillo qui disait :

— Pitié, ma noble et bien-aimée dame ! Je l'ai laissé mourir ! J'ai vu son sang sur sa poitrine ! Pitié ! pitié ! le dernier Armagnac est mort !

Les cris confus s'éteignirent peu à peu ; les bruits du combat cessèrent ; on entendit le pas des chevaux des fuyards.

Quand frère Tranquillo, Jean le Brun et Jérôme revinrent sur le galet au lieu où ils avaient laissé Jean le Blond, évanoui entre les bras de madame Blanche, ils ne trouvèrent plus ni madame Blanche, ni Jean le Blond.

La voix désolée de Tranquillo s'éleva encore une fois pour appeler son jeune maître : personne ne répondit. Le galop des chevaux s'étouffa au loin et le silence régna le long des rives de la Seine.

QUATRIÈME PARTIE.

I

LA RUE SAINT-ANTOINE

Le jour qui commençait à poindre, éclairait cette pittoresque rue Saint-Antoine, pavée de seigneuriales demeures. De toutes parts on voyait surgir, le long du parcours légèrement tortueux de la rue, les pignons coiffés d'ardoises dentelées. Les tourelles de granit laissaient pendre leurs balcons en corbeilles, depuis la rue Vieille-du-Temple, jusqu'aux murailles de la Bastille.

La partie de la rue Saint-Antoine qui descendait à l'Hôtel-de-Ville, était ce matin-là silencieuse et déserte ; tout dormait encore dans ces maisons retirées, qui ne prétaient que le flanc à la voie publique, et dont la façade en retour s'abritait derrière de robustes murailles.

Vers le haut de la rue, au contraire, un certain mouvement avait lieu surtout entre l'hôtel Saint-Paul, habité par madame Anne, régente de France, et le palais des Tournelles, demeure du petit roi Charles.

La maîtresse-porte du palais était ouverte. Dans la cour d'honneur, aux lueurs des torches que pâliissait déjà le jour naissant, on voyait des chevaux tout sellés, des palefreniers avec le harnais particulier aux dames, et même une vaste litière portant à son milieu l'écusson de Bretagne.

Et tout à l'entour, il y avait foison d'homme d'armes et de valets, qui s'appelaient et se répondaient d'un bout à l'autre de la cour, devisant bien gaïement, comme si c'eût été l'aurore d'un jour de fête. On voyait courir des lumières à toutes les fenêtres.

Un personnage important venait d'arriver au palais, ceci ne pouvait faire l'ombre d'un doute.

De l'autre côté de la rue, l'hôtel Saint-Paul se dressait

morno et tout noir; fenêtres et portes étaient closes hermétiquement; pas une seule lumière ne brillait derrière les vitraux.

Ce sombre aspect de l'hôtel Saint-Paul, rapproché de la vivante et brillante apparence que présentait le palais des Tourneles pouvait être pris comme un symbole: madame Anne de Beaujeu était bien le soleil couchant, et l'étoile du jeune roi se levait lumineuse à l'horizon.

Ce n'était pas seulement la cour d'honneur du palais des Tourneles qui était pleine de valets et de soudards; les jardins donnant sur le clos Sainte-Catherine étaient transformés en un véritable camp. La Salle des Écossais, construite par Louis XI, la Salle de Brique, la Salle Pavée, et cette galerie sans fin qui conduisait à la chambre du roi, étaient encombrées de chevaliers. On buvait et on mangeait sous ces voûtes illustres, comme si l'on eût été à la taverne.

Il s'agissait d'un coup d'Etat. Les coups d'Etat ne se font jamais, dit-on, sans manger ni sans boire.

Dans cette partie du palais affectée au logement du roi, il y avait une grande chambre au seuil de laquelle les bruits de bombance s'arrêtaient. Dix écossais armés en guerre veillaient dans cette chambre; une courte galerie venait ensuite aux deux bouts de laquelle deux chevaliers se tenaient l'épée à la main et la visière baissée.

À l'extrémité orientale de cette galerie, dont les croisées regardaient la Bastille, une draperie d'azur brodée de fleurs de lis d'or tombaient de la voûte jusqu'aux dalles; au-delà, était une porte dorée et sculptée; quand on ouvrait cette porte, on se trouvait dans le retrait du roi.

À l'heure matinale où nous écartons cette draperie aux couleurs de France, le petit roi Charles était déjà levé depuis longtemps; peut-être même ne s'était-il pas couché cette nuit-là.

Il se tenait debout auprès d'une fenêtre, et la lueur du jour naissant, luttant contre l'éclat des lampes, mettait au front du fils de Louis XI une pâleur plus malade. Non loin de lui, sur une sorte de trône dont il se servait d'ordinaire, une jeune fille était assise. La beauté de cette jeune fille, son apparence de force et de santé, la virile hardiesse de son regard, formaient un contraste pénible avec la faiblesse physique et morale de ce pauvre enfant qui était le roi de France.

La princesse s'appelait Anne de Bretagne; elle venait à Paris pour être reine.

Charles VIII la considérait avec une naïve admiration. Dès l'abord, il reconnaissait en elle son maître. La jeune duchesse Anne avait jeté un regard curieux sur son fiancé royal; elle passait déjà pour être une femme de tête; son désappointement, si elle en éprouva, se cacha sous une apparence de froideur.

Mais son regard qui ne cherchait plus le roi Charles s'arrêta sur un seigneur de belle et riche taille; qui s'accoudait à l'appui de la croisée, derrière le roi. Ce seigneur était arrivé déjà à l'âge viril, sa figure était bonne, souriante et hardie; le sommet de son crâne, un peu chauve, donnait de l'ampleur à son front, et quoique l'embonpoint arrondit un peu trop ses hanches, il portait comme il faut son armure.

Ce seigneur avait nom Louis, duc d'Orléans.

Outre le duc d'Orléans, il y avait là les sires de Foix et d'Albret, les deux cadets de la Trémoille, Guy et Jacques, le maréchal de Gié qui avait été chercher madame Anne à Tours, dom Marie-Joseph Lobel, confesseur du roi, ancien prieur des Bénédictins de Mirando, le chevalier de Tinténac, gouverneur de la jeune duchesse, et messire Antoine Miron, chancelier de France.

— Chère et bien-aimée dame, disait le petit roi, qui ne pensait plus, en vérité, à la reine de Saba, je veux gager que nos graves discussions vous déplaisent. Vous aimeriez mieux parler danses, fêtes, tournois...

Il était bien adressé, en vérité!

— Ce qui plaît à mon sire, me plaît, répondit d'une voix nette et ferme la duchesse Anne.

Et sur sa lèvre rouge, légèrement gonflée, il y avait une nuance de dédain.

— Demain, reprit Charles de France, vous ferez, très-chère dame, votre entrée solennelle dans ma ville de Paris. Je vais vous dire, si vous voulez, quelles fêtes et quels divertissements...

— Ne faudrait-il point d'abord mon sire, que cette ville de Paris fût vôtre en effet? interrompit madame Anne, qui regardait toujours Louis d'Orléans.

Charles VIII baissa les yeux en rougissant.

— Dois-je penser que ma très-chère dame veut parler affaires avec nous? demanda-t-il presque timidement.

— Si vous le voulez, je le veux mon sire, répondit la jeune duchesse sans hésiter.

Louis d'Orléans fit un geste d'admiration.

Il est utile de dire qu'au moment où le roi Charles avait parlé fêtes et tournois, croyant faire plaisir à sa fiancée, les conseillers de la couronne discutaient sur l'opportunité de telles mesures à prendre dans la matinée de ce jour. Le chancelier Miron avait opiné pour que le roi se conciliât, tout d'abord, les chambres du Parlement. L'ancien prieur Marie-Joseph Lobel, évêque d'Autun, répondait du clergé, pourvu qu'on fit une démarche. Les deux Trémoille, les sires d'Albret et de Foix, proposaient d'aller quêrir à l'Hôtel-de-Ville le prévôt des marchands.

— A vous, mon cousin Louis, dit le roi, en se tournant vers le duc d'Orléans, puisque c'est la volonté de ma très-chère dame.

Louis d'Orléans s'inclina, partageant son salut entre le roi et la duchesse Anne.

— M'est avis, Sire, répliqua-t-il, que ce n'est pas à moi de parler, mais bien à madame la Reine.

Chacun tressaillit dans le retrait royal, car c'était la première fois qu'on donnait le nom de reine à la duchesse de Bretagne.

Une rougeur plus vive colora les joues de la belle jeune fille; ses yeux brillèrent tout à coup, puis s'adoucirent pour envoyer un regard reconnaissant à Louis duc d'Orléans. Elle saisit à deux mains les bras du trône et se mit droite sur son séant. La timidité n'était pas le défaut de la duchesse Anne de Bretagne.

— Est-ce le bon plaisir du roi! dit-elle.

Et comme Charles VIII s'inclina en souriant, elle releva ce front indomptable qui avait déjà fait plier tant de fois l'orgueil des chevaliers bretons.

— J'ai compris, dit-elle, qu'il y a deux traîtres dans Paris: un sire Olivier de Graville, qui se prétend comte de la Marche, et madame Anne de Bourbon, régente de France, par la volonté du roi Louis XI.

Les conseillers de la couronne pâlirent en entendant traiter ainsi celle qui avait gouverné le royaume pendant des années. Charles VIII fronça le sourcil; le duc d'Orléans seul était radieux. Il paraît que la seule approbation de Louis d'Orléans suffisait à la jeune duchesse, car elle poursuivit avec une résolution imperturbable:

— Quant à cet Olivier de Graville, mon avis est qu'il le faut pendre aux crénaux de son hôtel de la Marche. Quand à madame Anne de Beaujeu ou de Bourbon...

Elle se recueillit un instant, fermant à demi ses yeux et inclinant sa tête pensive. Les conseillers retenaient leur souffle.

— Madame Anne est la sœur du roi ! murmura le duc d'Orléans, qui, lui-même, eut un instant de frayeur.

— C'est à quoi je songe, reprit la duchesse de Bretagne. Sans cela, il y a des orénaux à l'hôtel Saint-Paul comme au château de la Marche.

— Très-chère dame... murmura Charles VIII absurdi.

— N'ayez peur, mon sire, interrompit la duchesse, nous saurons concilier les droits du Trône avec ceux de la nature. Mon avis est qu'il faut envoyer à madame Anne de France un des gentilshommes ici présents avec des paroles de paix. Et voici comme je l'entends, continua la duchesse de Bretagne, dont l'accent devenait à chaque instant plus net et plus péremptoire ; celui qui ira vers madame la régente, lui dira : Le roi, votre maître, vous ordonne de rassembler votre conseil de régence, et de vous rendre, avec les seigneurs qui le composent, en son palais des Tournelles, dans le délai d'une heure. « Item, » le roi vous attendra dans la salle du trône, et vous présenterez à Sa Majesté la couronne de France, sur le coussin de velours. « Item, » faute de ce, je vous dénonce, à vous, Anne, duchesse de Bourbon, l'ordre de notre sire le roi, qui vous donne pour prison la forteresse de la Bastille.

Il y eut un silence de stupeur. Mais Louis d'Orléans courut à Charles et lui baisa les mains en s'écriant :

— A ce coup, mon sire, par Dieu et la Vierge, vous êtes roi, puisque vous avez une telle reine !

Une heure après, minute pour minute, la grand'porte de l'hôtel Saint-Paul ouvrait ses deux battants, madame la régente sortait, à pieds, entourée de son conseil. Derrière elle, Amaury d'Harcourt, sénéchal de France, portait la couronne fermée sur un coussin de velours.

Le soleil se levait derrière la Bastille dont il découpait en noir les huit donjons symétriques, le peuple affluait déjà dans la rue Saint-Antoine et ce fut au milieu d'un concours de curieux que la fille de Louis XI traversa l'espace qui séparait les deux royales demeures.

Le cortège traversa la cour d'honneur du palais des Tournelles où les hommes d'armes s'étaient rangés en bon ordre. Quand madame la régente se présenta devant la draperie d'azur fleurdelisée d'or, qui cachait le seuil du retrait de son frère Charles, il était temps, car de l'autre côté de la porte Anne de Bretagne montrait déjà de son doigt impatient le cadran de l'horloge et disait en fronçant le sourcil :

— Voilà cinq minutes que l'heure est passée !

L'arrivée de la régente, notifiée solennellement par les huissiers du roi, rassénéra le front de la jeune duchesse qui se leva pour recevoir sa belle-sœur et dit avec franchise en la saluant cordialement :

— Je suis centente, Madame ma sœur, de vous voir ici venue pour remplir votre devoir.

Anne de France regarda cette jeune fille inconnue qui l'appelait sa sœur et qui parlait avant le roi. Elle ne demanda point son nom, elle avait oui parler de la fille de François de Bretagne.

Elle s'inclina, résignée, son règne était fini.

— On ne m'avait pas annoncé l'arrivée de madame ma sœur, dit-elle, en offrant sa main à la duchesse de Bretagne ; je suis heureuse, de trouver Madame ma sœur plus belle et mieux accomplie encore que ne le disait la renommée.

— Sire, reprit-elle, tout de suite en se tournant vers le roi,

voici la couronne que notre père Louis a remis en dépôt dans mes mains,

Le sénéchal d'Harcourt lui tendit le coussin qui supportait la couronne fermée. Madame la régente mit un genou en terre devant le roi.

— Mon sire, ajouta-t-elle tandis que Charles prenait la couronne des mains de dom Lobel, soyez heureux et glorieux autant que mon cœur le désire.

— Merci, Madame ma sœur, dit Charles qui plaça la couronne sur sa tête.

Et son regard se tourna vers sa jeune fiancée comme pour lui dire : c'est vous qui êtes désormais mon conseil, que faut-il faire maintenant ?

Anne de Bretagne ne le laissa point languir.

— Puisque voici tout pour le mieux, dit-elle, ce dont je rends grâce à Dieu pour ma part, il faut que Madame la régente monte à cheval afin d'accompagner le roi qui va se montrer au peuple de sa bonne ville de Paris.

— Miracle ! miracle ! pensait le duc d'Orléans, voici une belle fille capable de jouer avec le sceptre comme nous autres avec la crosse et le mail ! A cheval ! Messires, ajouta-t-il tout haut, chaque parole de Madame la reine est comme un flambeau qui éclaire nos ténèbres.

Anne de Bretagne fit la grimace, elle n'aimait point les phrases. C'était la première fois que ce beau duc d'Orléans lui déplaisait.

— Il ne s'agit ni de flambeaux ni de ténèbres, mon cousin, reprit-elle sèchement, je veux dire qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Si celle-là eût été la fille de mon père, pensa madame Anne de Beaujeu avec quelque dépit, je crois que, malgré la loi salique, le sceptre de France aurait bien pu tomber en quenouille !

Peut-être ; — mais cette quenouille eut été d'acier.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

AVIS

Voulant terminer « LES DEUX FRÈRES » au plus tôt afin de pouvoir commencer le roman historique Canadien que nous avons en mains, LA DUCHESSE DE NEMOURS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

« LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée à : « Feuilleton Illustré, Boîte 1088 B. P. »

HOULE & CIE., propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL